

CHAPITRE XXXIII

Unè séance de féticheur à Mommpara. — Le panier aux sortilèges. — Excursion de Storms à la Loukouga. — Visite à la tombe de Popelin. — Le potager de Karéma. — Hommage d'un explorateur français. — Karéma et Stanley-Falls. — L'expédition Becker. — Son programme.



PENDANT SON séjour à Mommpara le lieutenant Storms assista à une curieuse séance de fétichisme; il en nota très exactement les détails et décrivit cette jonglerie ainsi qu'il suit :
« Un jour, écrit il, je vis passer le *mfoumou* ou féticheur officiel de Mpala, porteur de tout son infernal bagage. Comme je lui demandais, lorsqu'il fut à ma portée, où il se rendait et ce qu'il se proposait de faire, il me répondit qu'il allait opérer dans une cabane dont le propriétaire était malade. Il s'agissait d'en chasser un mauvais

esprit quelconque. L'opération piqua vivement ma curiosité et je suivis l'opérateur pour assister à ses manœuvres.

Le féticheur, tout bariolé de blanc et de rouge, était bizarrement attifé ; un grand nombre fétiches et d'amulettes attachés à des bouts de ficelle, lui pendaient autour du corps. Il était en outre porteur de sonnettes, de fragments de Calebasses, de peaux de civettes et d'une statuette en bois.

Ce qui me frappa le plus, ce fut un grand panier à couvercle conique. Il renfermait ses *dawas*.

Suivant la superstition des indigènes, les *dawas* ne servent pas seulement à provoquer des faits surnaturels ; leur vertu s'étend aussi à la médication. On a des *dawas* pour faire tomber la pluie ; on en a d'autres pour guérir les maladies, quelles qu'elles soient.

Rien ne saurait combattre dans l'esprit des indigènes la foi qu'ils ont en la puissance de ces *dawas*. Il ne faut pas croire, par exemple, que l'inefficacité d'un remède administré par un *mfoumou* va jeter le discrédit sur son pouvoir ; s'il ne réussit pas, c'est qu'un individu malintentionné possède des *dawas* plus fortes que les siennes.

Arrivé à destination, le *mfoumou* que j'accompagnais demanda une case où il voulut être seul ; cette case lui fut indiquée, il en prit possession et je me plaçai devant la porte avec mes *askaris* groupés autour de moi.

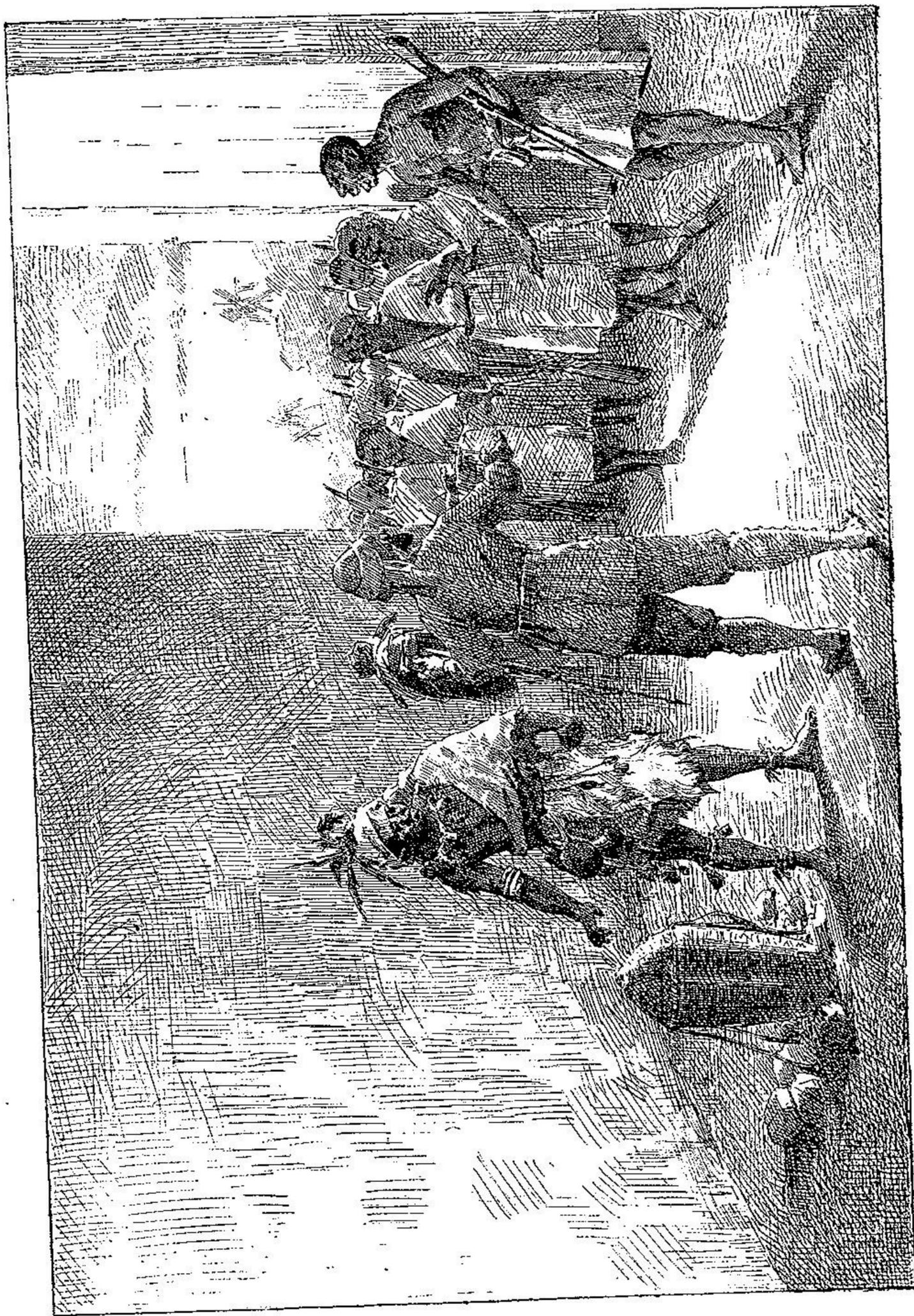
Après quelques instants consacrés à disposer sa diabolique officine, il se mit à évoquer les esprits, en sifflant et en chantant. Ceux-ci, ils y mettaient de la complaisance probablement, ne se firent ni trop prier, ni trop attendre, et nous entendîmes bientôt des *hou ! hou ! hou !* répétés.

Jugeant le moment propice, je poussai la porte sans façon et je fis mon apparition dans la case. Le *mfoumou* tout désappointé voulut cesser sa manœuvre, mais lui ayant brusquement intimé l'ordre de continuer, il n'osa point persister dans son refus.

Il obtenait le bruit des *hou ! hou ! hou !* à l'aide de Calebasses convenablement trouées et dont l'une avait été transformée en soufflet à l'aide d'une peau de civette. Son appareil ressemblait en un mot à ce jouet d'enfant avec soufflet imitant, lorsqu'il est pressé, les aboiements du chien qui le surmonte. Pour qu'on ne vît point la supercherie, le féticheur avait placé les Calebasses sous la jupe de sa statuette de bois ; le soufflet était mis en mouvement à l'aide du pied, qui communiquait à la peau de civette par l'intermédiaire d'une flèche.

Dés que j'eus surpris la manœuvre, j'appelai mes *askaris* et je leur expliquai la cause du bruit qu'ils avaient entendu et qui les faisait trembler.

Pour appuyer mes explications je mis moi-même le soufflet en mouve-

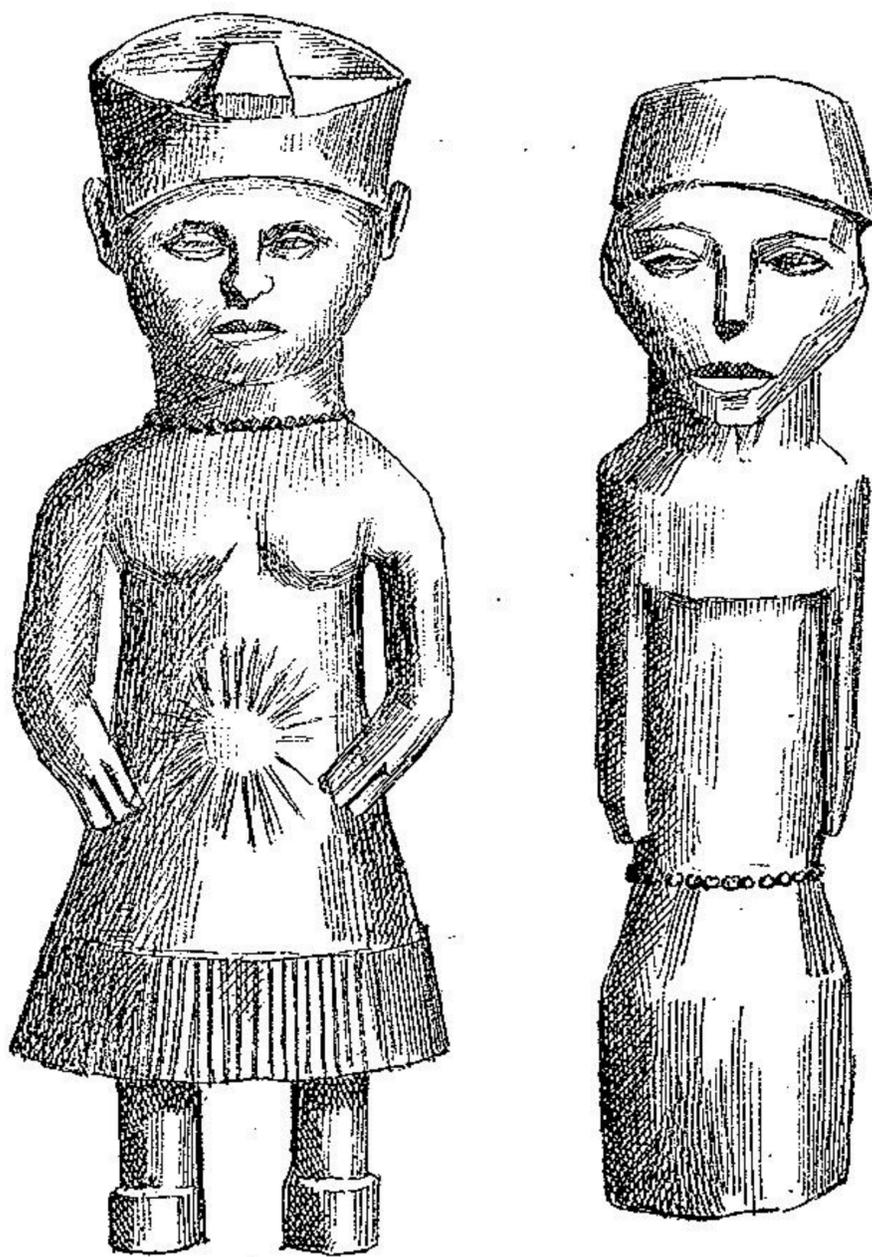


UNE SÉANCE DE FÉTICHEUR.

ment et les hou! hou! hou! que j'obtins firent rire mes gens aux éclats.

Je croyais avoir, par cette expérience manifeste, mis mes hommes en garde contre la puissance dérisoire du mfoumou, mais j'ai vu plus tard que je n'étais pas parvenu au but que je pensais avoir atteint.

La simple nomenclature d'une partie du contenu de ce mystérieux panier



FÉTICHES DE L'OUGOUHO.

sera plus éloquente que tout ce que je pourrais dire. Le féticheur en tira d'abord deux crânes de *warosi* accusés de sorcellerie et qui, pour ce fait, avaient été mis à mort. Un de ces crânes était dans son état naturel, l'autre avait été noirci avec un mélange de graisse et de suie.

Vinrent ensuite un paquet de racines dont les *warosi* s'étaient servis pour

exécuter leurs opérations criminelles; un second paquet de racines propres à se préserver des populations cannibales; quelques fragments d'oiseaux qui rendent heureux à la chasse; un morceau de bois et quelques poils de gibier assurant la fécondité aux femmes stériles; quelques racines donnant aux guerriers un cœur de lion; d'autres racines pour obtenir la pluie; quelques débris d'un hibou pour reconnaître et tuer un mrosi; des os du crâne d'un buffle pour réussir dans la chasse aux éléphants; quelques crins d'une tête de lion pour rendre le féticheur furieux et faire mourir un malfauteur; bref il y avait plus de cent petits paquets de dawas ayant chacun une destination différente. Le panier ne fut pas complètement vidé par mon imposteur qui alléguait une grande fatigue.

Cet exhibition terminée, je lui dis que sa puissance n'était rien en comparaison de celle que je possédais et que, s'il prononçait jamais la mort d'un homme, il aurait le même sort. Il me répliqua qu'il n'avait aucune méchanceté et que jamais il ne ferait tuer quelqu'un; qu'il n'ignorait pas du reste que j'étais plus fort que lui, et que si je faisais des dawas il perdrait tout son pouvoir.

Eh bien, croirait-on qu'après avoir été témoins de cette scène, après avoir entendu ces conversations, mes hommes, en voyant le féticheur s'éloigner, me supplièrent instamment de lui parler pour qu'il ne fit jamais de mauvais dawas contre eux!

Ce n'était pas la peine, assurément, de leur avoir fait toucher du doigt les manœuvres audacieusement mensongères d'un sorcier! »

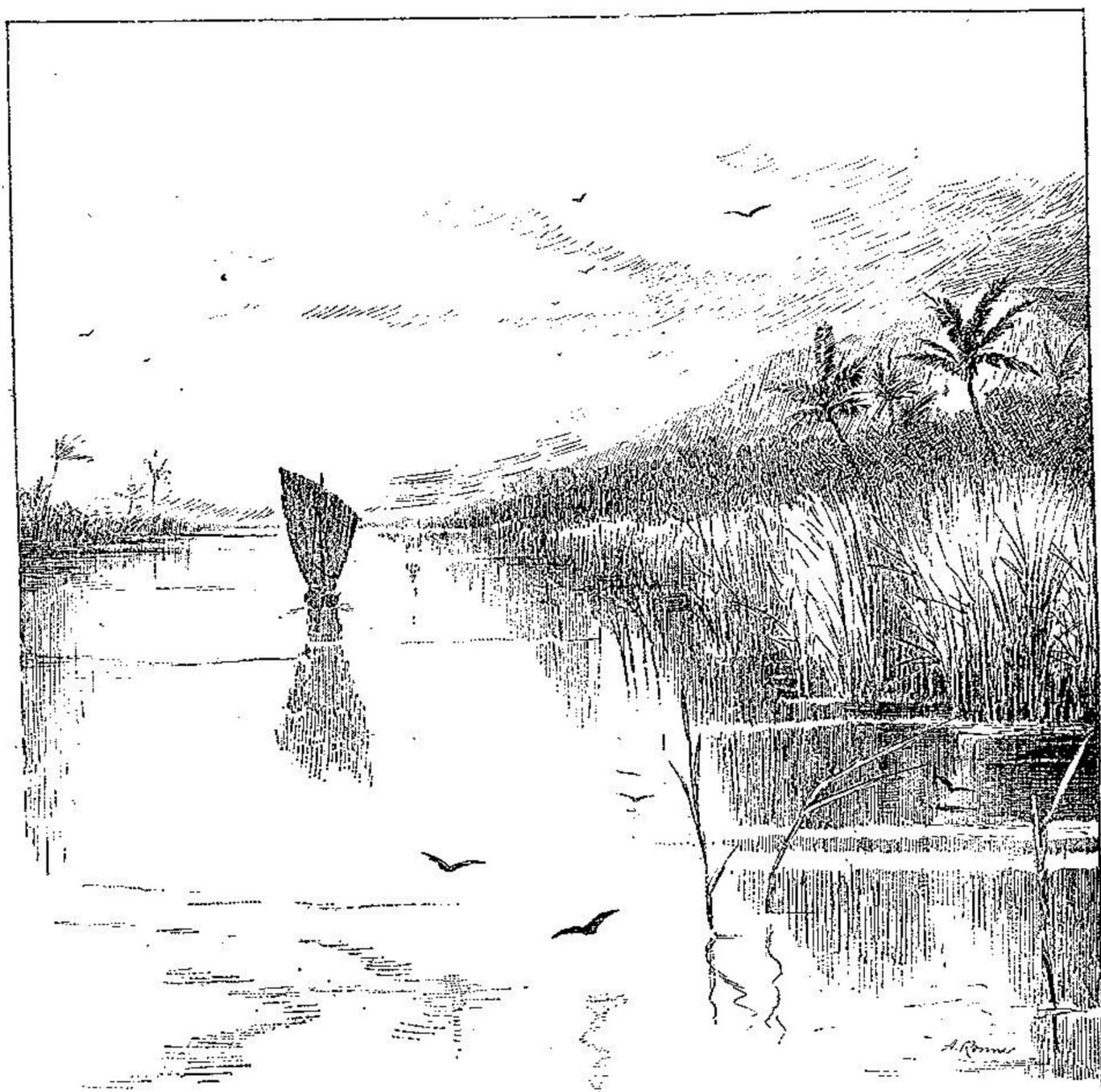
Hélas! nous ne pouvons que nous associer aux regrets formulés par le lieutenant Storms. Ce n'est malheureusement pas en une séance, et en mettant à nu pendant quelques instants les grossières supercheres des féticheurs, que l'on peut détruire des croyances si profondément ancrées dans l'esprit des nègres et des ignorantes peuplades de l'Afrique centrale. Il faudra bien des années, de longs et nombreux contacts avec les nations civilisées avant de faire entrer la lumière dans ces cerveaux remplis de ténèbres.

Après la scène de fétichisme à laquelle il nous a fait assister, suivons Storms dans son voyage de reconnaissance de la Loukouga.

Ce fut le 16 juin 1883 qu'il partit pour cette excursion et c'est au carnet même de l'explorateur qu'ont été empruntés les détails consignés ici.

Près de l'embouchure de la Loukouga, Storms a constaté que les eaux du lac se sont retirées sur une largeur de mille à quinze cents mètres; on remarque sans peine, dit-il, en inspectant la plage, que le mouvement de retrait des eaux ne s'est pas fait d'une façon continue; on distingue très visiblement les landes sableuses qui ont successivement formé les rives du lac.

L'embouchure de la rivière, ou, pour mieux dire, son commencement, présente une largeur de quinze cents à deux mille mètres. Cette entrée est libre : le ressac qui s'y était formé autrefois a disparu. Dès l'abord, le courant est à peine perceptible. Puis le cours d'eau se rétrécit rapidement, à tel point qu'à peine à deux kilomètres du lac sa largeur n'est plus que de



L'EMBOUCHURE DE LA LOUKOUGA.

cinq cents mètres; au coude situé un peu plus loin, — à quatre kilomètres environ du lac, — cette largeur est à peine de quatre cents mètres. A partir de cet endroit, le courant vers le Congo devient très sensible.

Au coude dont il vient d'être parlé et près duquel est situé le village de Manda, le lieutenant Storms se vit contraint de quitter la rive, celle-ci

devenant impraticable aux voyageurs. Il gagna le village et rejoignit la Loukouga plus en aval.

Gravissant la montagne voisine de ce village, l'explorateur se rendit assez exactement compte de la disposition de la vallée. La direction des affluents de la rivière fut ce qui le frappa tout d'abord : ceux venant déboucher dans la région de la zone lacustre ont une direction opposée à celle du courant principal actuel, ce qui prouve évidemment que ce courant a varié. On peut en conclure qu'il fut un temps où la partie de la Loukouga actuelle située près du lac avait une direction dans le sens de ses affluents et portait ses eaux vers le lac.

Le lieutenant Storms rejoignit ensuite le fleuve vers un point où il reprend sa direction primitive, après avoir décrit deux coudes presque à angle droit. Là il n'a plus qu'une largeur d'environ deux cents mètres. Son courant est assez rapide. Grâce à une nouvelle éminence au sommet de laquelle il grimpa, le voyageur put prendre une vue générale du cours d'eau. La partie la plus éloignée du fleuve qu'il lui fut permis de distinguer de son observatoire a une direction ouest-nord-ouest.

Aucune végétation aquatique n'est visible, mais le lit paraît encombré de quartiers de roche. D'après des renseignements recueillis sur les lieux, il existe plusieurs chutes d'eau, ce qui fait évanouir les espérances de communication et de navigation directe entre le Congo et le lac Tanganika par la Loukouga.

Le lieutenant Storms a été bien accueilli par les indigènes de Waholoholo, riverains de la Loukouga; la réception au village de Manda fut aussi des plus amicales. Le village a une rue centrale d'une dizaine de mètres de largeur et deux rues latérales un peu plus étroites. Les habitations sont grandes et bien faites, les cases ont six ou sept mètres de hauteur, cinq de superficie; elles sont surmontées d'un toit conique et très régulièrement alignées. Le village est entouré d'une faible clôture.

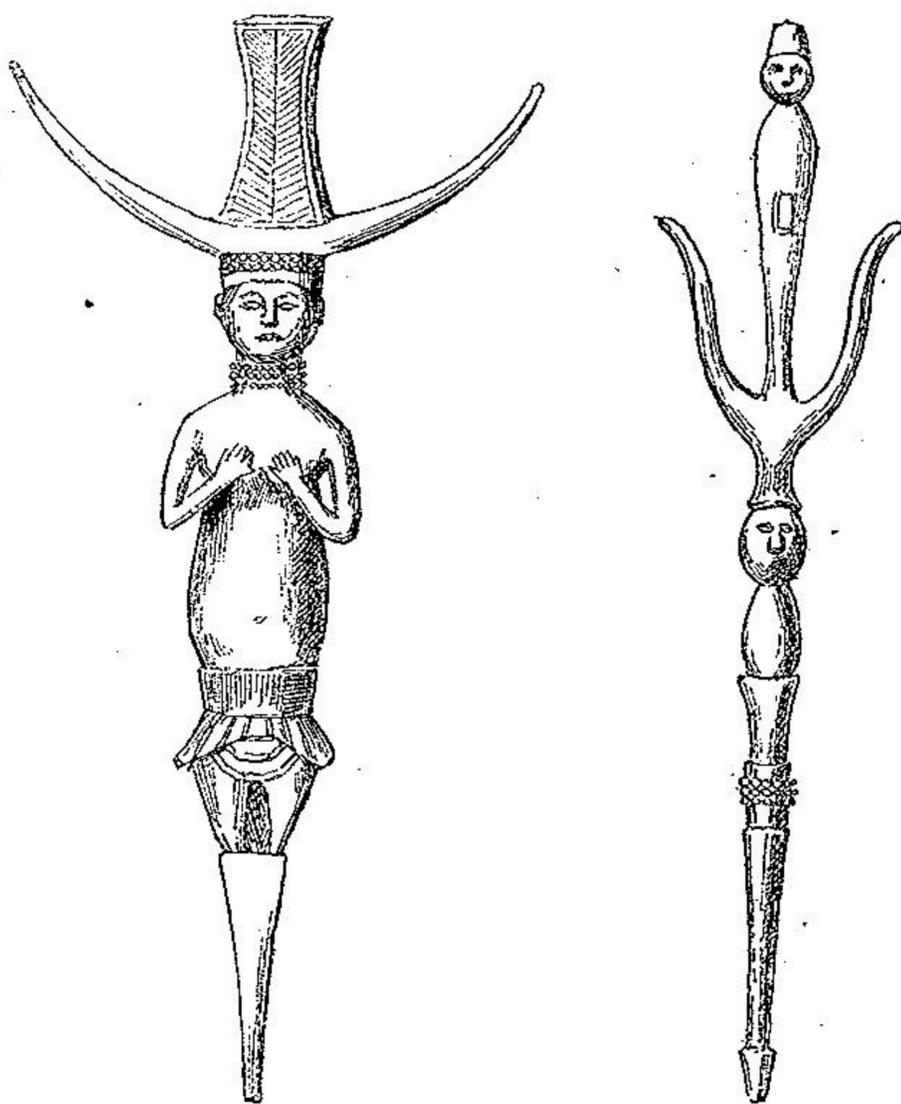
L'industrie des habitants de Waholoholo mérite d'être signalée. Les tissus en fibre de palme sont bien fabriqués, on remarque quelques ornements sur la poterie et tous les objets de ménage comportent de grossières sculptures. Les armes sont la hache, l'arc, la flèche et la lance. Le tatouage est usité, surtout chez les femmes; la coiffure y est des plus curieuses et comporte des formes variées à l'infini.

De Manda, M. Storms fit voile vers Mtowa, où il fut reçu avec empressement par les missionnaires de la *London Missionary Society*, MM. Griffith et Jones, qui y sont établis. Avant de quitter la rive occidentale pour Oudjidji et Karéma, il alla visiter la tombe du regretté capitaine Popelin, située,

comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, près de Mtowa, au cap Kimomo.

Le lieutenant Storms donne ensuite d'intéressants détails sur les semailles et les cultures de la station de Karéma.

« Dès mon arrivée à Karéma, dit-il, je me suis occupé de la culture des



RATELIERS EN BOIS SCULPTÉ,
POUR ACROCHER LES ARCS (OUGOUHA.)

légumes européens dont j'avais emporté les semences avec moi; on était alors en saison sèche, et, au bout d'un certain temps, je comptais une quarantaine de plates-bandes, couvertes de toits de paille, élevés à un mètre au dessus du sol.

Cette disposition n'a pas eu grand succès, malgré des arrosages abon-

dants et journaliers; il est vrai que j'avais eu à la défendre contre les sauterelles qui pullulent à cette époque de l'année, et que presque tous les jeunes plants avaient été dévorés à mesure qu'ils sortaient de terre.

J'ai renouvelé cet essai, et voici les résultats que j'en ai obtenus.

La salade est ici le légume par excellence; elle pousse à souhait en toute saison et donne de la semence. Ce résultat est d'autant plus précieux que je suis parvenu à fabriquer, à Karéma, de l'huile d'arachide et du vinaigre de banane.

J'ai récolté assez de choux-raves pour en nourrir cinquante personnes pendant plusieurs mois. Malheureusement, pas de semences; il en a été de même pour les choux rouges, les choux verts et les choux blancs; les betteraves, les navets et les carottes ont été aussi stériles sous le rapport de la graine.

Les fèves et les haricots de toute espèce croissent très bien. On donnera la préférence aux plantes qu'il ne faut point ramer. Les tiges des fèves de marais s'élèvent très peu au-dessus du sol; résultat: belle floraison, fructification nulle.

Les pois poussent passablement; j'ai constaté, à propos de cette plante légumineuse, un fait bizarre; un semis de pois qui promettait plus que les autres par sa magnifique verdure, n'a pas donné une seule fleur; j'en ignore la cause.

Ma première récolte de pommes de terre ne m'a rendu que la semence. J'attends avec impatience le résultat de mes nouvelles plantations. Dans le principe, j'attachais beaucoup de prix à reproduire la pomme de terre; mais depuis que je connais et que j'apprécie les tubercules du nguoumbou et de l'helmias, je n'accorde qu'une importance secondaire à la culture de celle-ci.

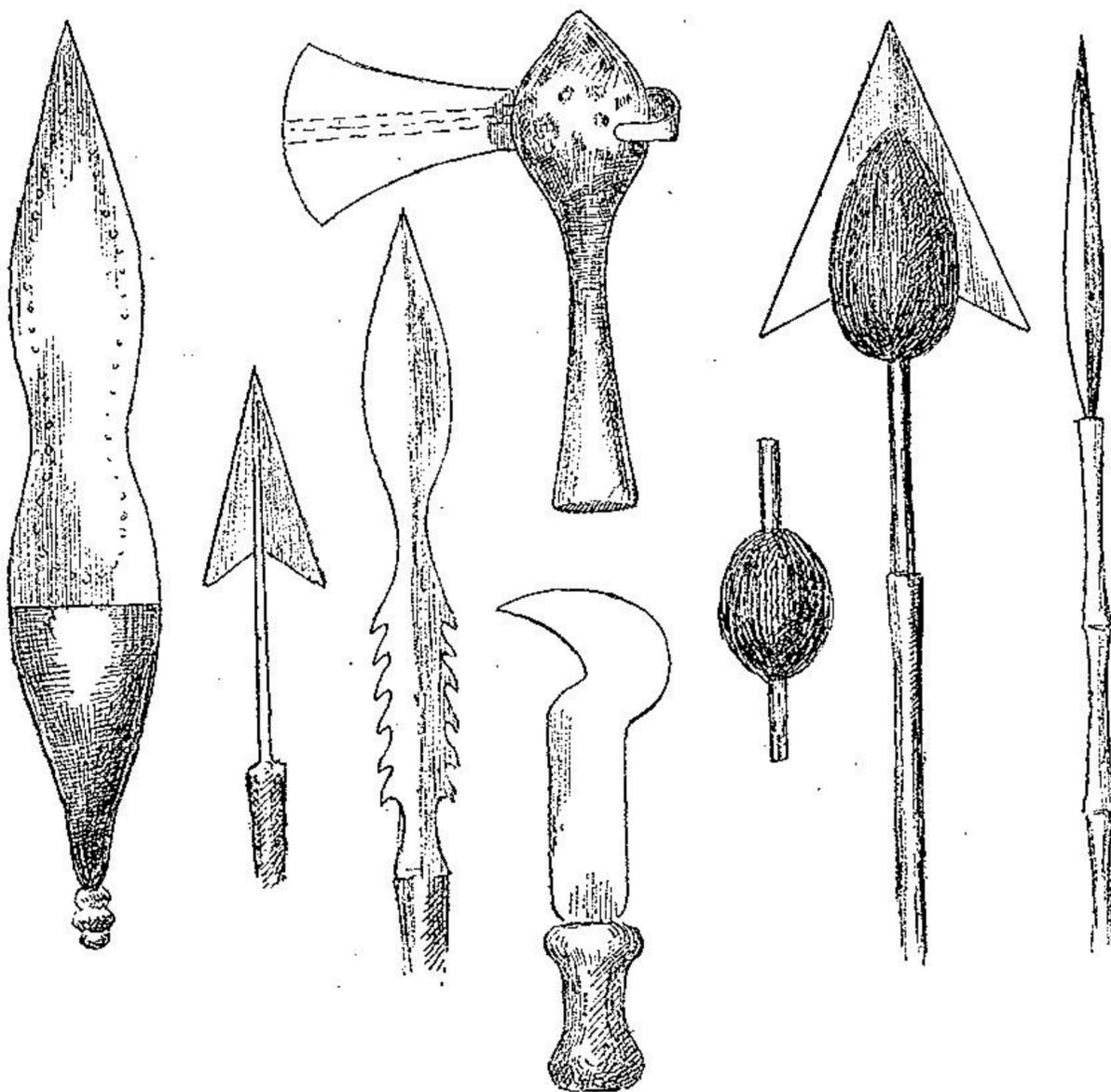
Par contre, on devra donner une extension très grande à la reproduction de l'oignon: sous ce climat, on éprouve, en quelque sorte, le besoin d'en manger. Les semences que j'ai employées ne m'ont rien donné; je m'en suis procuré d'autres à Taborah et j'ai obtenu une abondante récolte. La ciboule aussi croît à souhait.

Je n'ai réussi ni avec l'oseille ni avec les épinards; il y a, du reste, dans le pays un produit sauvage qui s'en rapproche beaucoup par sa saveur. Le pourpier, à peine sorti de terre, a monté en graines; il en existe aussi un produit sauvage, qui n'est pas mauvais.

Chose curieuse, les salsifis, au lieu de me donner de grosses racines, ne m'ont fourni que des filaments en quantité; ils n'étaient bons à rien. Rien non plus des asperges, faute sans doute d'en pratiquer convenablement la

culture. En revanche, j'ai des plants d'artichauts bien venus ; seulement, comme ce légume ne produit qu'à la fin de la seconde année, je ne puis encore affirmer le succès complet.

Les radis et les raiforts poussent admirablement, mais ne donnent pas de semences. J'en ai obtenu à Mommpara, en pleine saison sèche. Les con-



ARMES DE L'OUGOUHA.

combres et tous les produits à pépins réussissent généralement, mais surtout les gros fruits, tels que les melons et les courges. Les cornichons ont peu donné.

Les tomates ont très bien réussi. Coupées en tranches et arrangées en salade mayonnaise, elle constituent un plat fort rafraîchissant et très apprécié de mes hommes.

Quant au froment que j'ai semé, il est bien venu, grâce à une surveillance et à des soins constants. Il faut arroser journellement et abondamment. C'est le procédé arabe. Cette année, je vais semer deux mois avant la masika, saison des pluies. Je pense, en prenant cette précaution, obtenir de meilleurs résultats. Dans le cas contraire, je reviendrais au système précédent : j'établirai une pompe Norton au point le plus élevé, et j'irriguerai.

Des expériences concernant d'autres cultures restent à faire. Ainsi, on pourrait essayer celle du bon tabac (Havane, Richmond, Virginie), qui ne manquerait pas de réussir ; j'augure bien aussi de la reproduction du houblon et de l'orge.

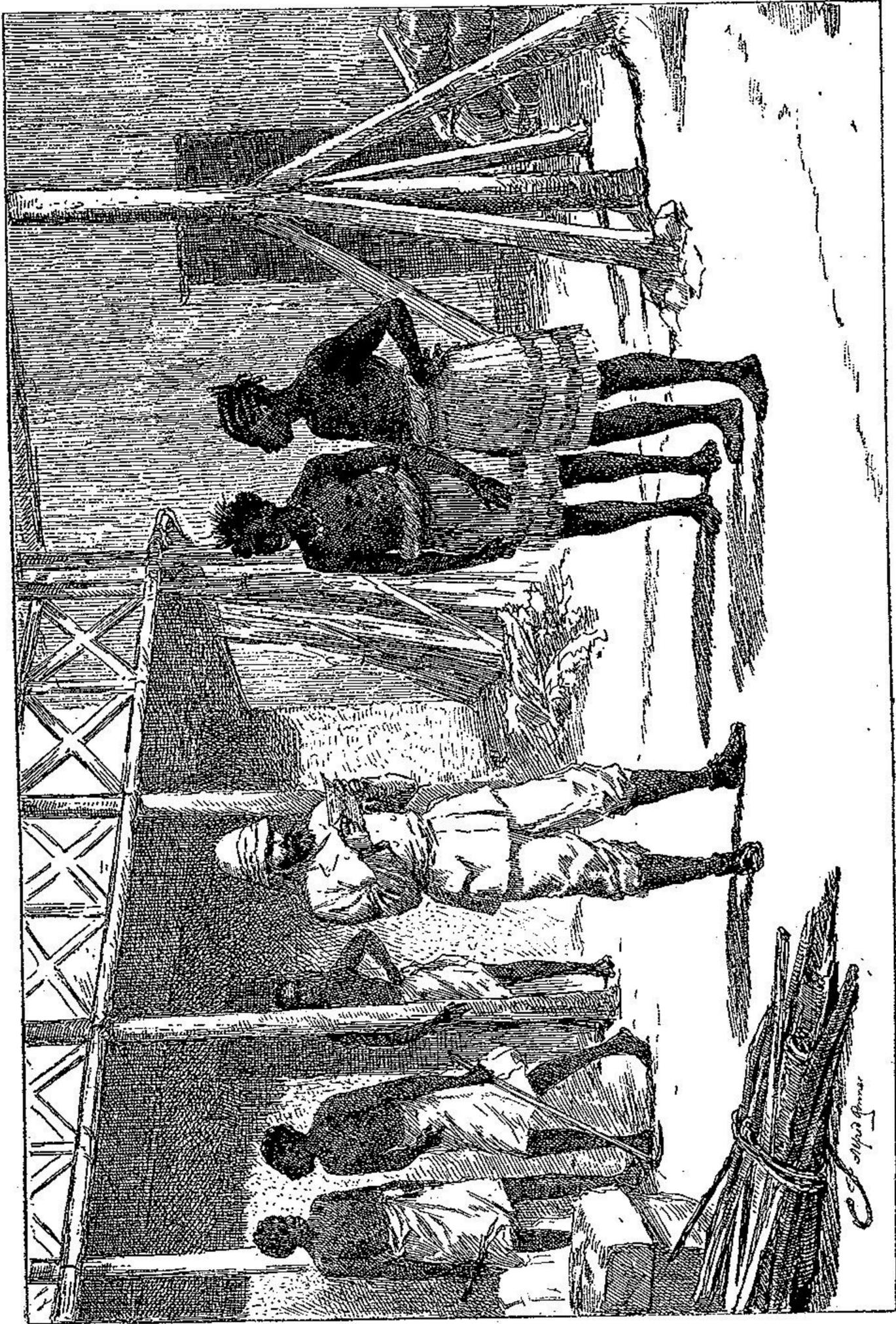
Je voudrais également tenter d'acclimater la vigne, — qui a beaucoup de chances de réussite puisqu'il en existe ici une espèce sauvage, — le framboisier, le groseillier, en un mot, tous les petits fruits si estimés en Europe. J'ai déjà essayé la culture de la fraise, mais sans succès, ce que j'attribue à la mauvaise qualité de la graine. Enfin, un fruit excellent qui fait défaut sur les bords du lac, c'est l'ananas ; il réussirait infailliblement à Karema si on l'y introduisait, puisqu'on le rencontre à l'état sauvage dans toute l'Afrique.

En somme, les premiers essais de culture sont satisfaisants. Si pour différents légumes, tels que la carotte, la betterave, le chou, le navet, je n'ai qu'à demi réussi, c'est que j'avais peut-être choisi un terrain impropre. Si j'ai échoué pour d'autres essais de culture potagère, je dois probablement cet échec à mon peu de connaissances en cette matière spéciale. Heureusement il y a remède dans l'un et dans l'autre cas. »

Le lieutenant Storms termine en déclarant qu'avec le temps et la persévérance le potager de Karéma n'aura rien à envier à ceux de l'Europe. Ce serait évidemment là un des plus fructueux résultats du labeur auquel se livrent sans relâche nos zélés compatriotes dans la station.

Avant de quitter Karéma pour retrouver à Zanzibar la nouvelle expédition belge commandée par le lieutenant Becker, constatons une fois de plus combien notre station du lac Tanganika répond en toutes circonstances aux devoirs sacrés de l'hospitalité.

Tout récemment Paris acclamait un explorateur français, M. Giraud, enseigne de vaisseau, qui a fait un voyage au lac Bangwélo, voyage traversé par les plus émouvantes péripéties et par de grandes vicissitudes. Il s'est empressé dès l'abord de louer notre établissement de Karéma et d'exprimer toute sa reconnaissance envers le lieutenant Storms qui l'a puissamment secouru et envers Cambier qui, à Zanzibar, l'avait aidé de ses précieux conseils pour organiser sa caravane.



ARRIVÉE DU COURRIER DE STANLEY-FALLS.

Voici d'ailleurs un aperçu de ce voyage dont M. Giraud vient de donner un récit très-succinct.

Après de nombreuses tribulations, le jeune officier de marine atteignit le lac Bangwélo rendu célèbre par la mort de Livingstone qui eut lieu à Chitambo, au sud du lac, le 1^{er} mars 1878. Il en fit le périple, ce qui était le but principal de la mission qui lui avait été confiée.

« A l'aide de mon bateau en acier, dit M. Giraud, je me lançai sur le Congo qui, en cet endroit, prend le nom de Louapoula...

« Cerné par les indigènes et arrêté sur la rivière par une série de cascades qui s'étendent sur une longueur de plus de trois cents kilomètres, je me vis contraint d'abandonner mon bateau et de me constituer prisonnier entre les mains d'un chef cruel et voleur qui, deux mois durant, me laissa comme à plaisir mourir de faim.

« Parvenu, bien qu'à grand' peine, à m'évader et à rejoindre ma caravane qui m'attendait chez Cazembu, roi du Lunda, je me vis encore contraint de déclarer la guerre à ce dernier et de quitter son territoire à la force de mes armes.

« Dans ma route sur le Tanganika, où je comptais me ravitailler, je passai quelques jours sur le Mowéro, et, après un mois de famine et de difficultés de tout genre, je réussis enfin à gagner Karéma, station belge de l'Association internationale africaine, où je reçus la plus bienveillante hospitalité du lieutenant Storms, officier de l'armée belge, commandant ce dernier poste. C'est le seul Européen que je rencontrai dans ces parages.

« Après m'être ravitaillé et reposé à Karéma, je comptais reprendre mon voyage et pousser sur Stanley-Pool quand la désertion de toute ma caravane m'obligea à abandonner mes projets.

« Je revins alors à la côte par la route du Nyassa; une caravane indigène m'accosta au bord de ce lac que je traversai dans toute sa longueur. J'entrai alors dans le Shiré que je descendis jusqu'au Zambèze, ce qui m'amena ensuite à Quilimane, colonie portugaise sur la côte orientale, au sud de Mozambique. »

Tel est le rapide exposé que vient de donner M. Giraud de son périlleux voyage dans cette région de l'Afrique équatoriale; les éloges qu'il décerne à notre station et à son commandant, le lieutenant Storms, resteront pour la mission belge de Karéma un honneur mérité, et pour l'explorateur français un noble témoignage de sa gratitude.

Enfin, le 28 mai 1884, un événement de la plus haute importance pour l'avenir vint consacrer l'œuvre entreprise par l'Association internationale africaine.

En décembre 1883, Stanley, arrivant aux Stanley-Falls avec Roger, Bennie et Dress, avait fondé un poste dans l'île d'Ousana-Rousani, d'où il envoya, viâ Nyangwé, un courrier à Karéma pour informer de ce fait le commandant de notre station.

Dans un rapport adressé à Bruxelles, le lieutenant Storms annonce que cette lettre lui est parvenue le 28 mai 1884; l'enveloppe portait pour toute adresse : « Au commandant de Karéma », et plus bas : « Tout Européen est invité à faire parvenir la présente à son adresse ».

Le pli a été fidèlement porté à Nyangwé par les Arabes à qui il avait été confié; dans l'Ougouha, il fut remis aux missionnaires anglais de Mtowa qui le firent parvenir au lieutenant Storms à Mpala, où il séjournait à cette époque.

La communication se trouvait donc désormais établie entre notre station belge de Karéma et l'entreprise du Congo.

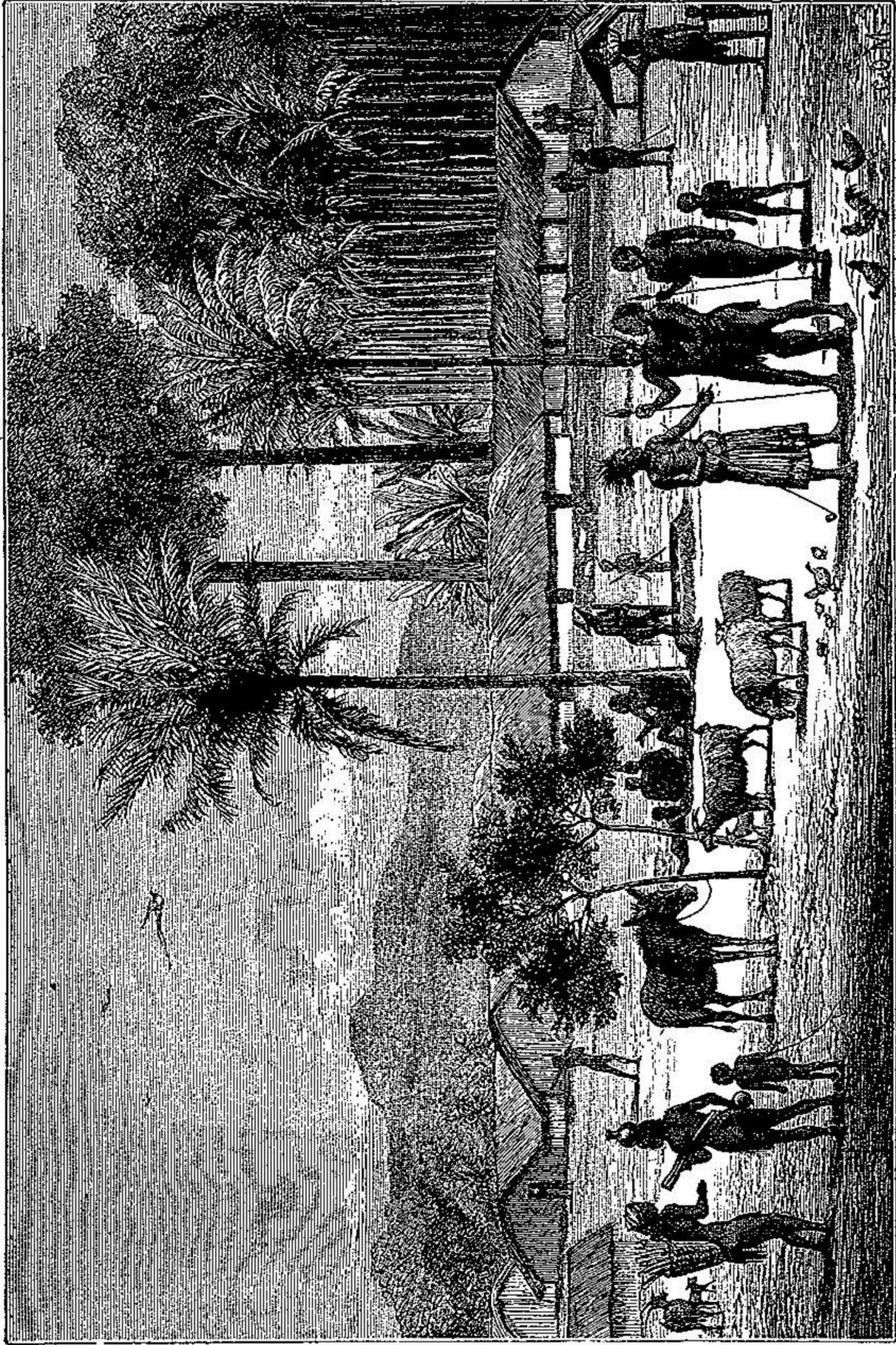
Avant de terminer, il me reste à parler de la dernière expédition qui a pour but non seulement de relever le lieutenant Storms dont l'engagement de trois ans est sur le point d'expirer, mais encore de pousser jusqu'à Nyangwé et de rattacher à celle de Stanley-Falls la station qui y sera fondée.

Cette mission, qui semble devoir être le parachèvement de l'œuvre de l'Association internationale africaine, a été confiée au lieutenant Becker que nos lecteurs connaissent déjà, et qui, lors de l'expédition Ramaeckers, s'est révélé par son intelligence supérieure et sa rare intrépidité. Quatre officiers lui sont adjoints : MM. Durutte, lieutenant aux carabiniers; Dubois, sous-lieutenant au 2^e régiment de guides; Dhanis, sous-lieutenant au 8^e régiment de ligne; Molleur, de l'infanterie de marine française.

Après avoir complété leur caravane, à l'organisation de laquelle le capitaine Cambier a apporté à Zanzibar le précieux concours de son expérience, les voyageurs doivent se diriger vers Karéma par la route ordinaire de Mpwapwa et Taborah. Aussitôt leur arrivée au lac Tanganika, le lieutenant Storms, aujourd'hui capitaine, reprendra le chemin de l'Europe.

Après avoir laissé un ou deux de ses adjoints à Karéma, M. Becker passera sur la rive occidentale du lac, à la station de Mpala, dont il remettra la direction à un autre de ses compagnons. Puis il se portera vers le Congo, à travers le Manyéma, en suivant, dit-on, la route déjà parcourue par Livingstone, Cameron et Stanley.

Il ira vraisemblablement en droite ligne à Nyangwé par la route ordinaire. Parvenu à ce dernier point, Becker y établira une station dont l'importance sera considérable non seulement à cause de Nyangwé, grand centre commercial arabe, mais aussi et surtout parce que ce sera le chaînon



VILLAGE DU MANYÉMA.

qui rattachera définitivement l'œuvre de l'Association internationale africaine à l'océan Atlantique par la voie fluviale du Congo.

L'expédition dirigée par Becker emporte avec elle deux petites voitures d'un nouveau genre avec lesquelles on espère réaliser un important progrès dans la question si difficile et si compliquée des transports en Afrique. Ce sont des véhicules à la fois voiture et canot, étanches, flottables et *air-tight*, comme disent les Anglais en se servant d'un terme qui définit on ne peut mieux l'objet; ces voitures peuvent transporter une tonne chacune, soit 1040 kilogrammes, c'est-à-dire la charge de trente-quatre porteurs ordinaires, tandis que pour les traîner une dizaine d'hommes au plus sont nécessaires.

Au point de vue théorique, c'est excellent; mais on aurait tort de conclure à un succès définitif par la raison que ce système a réussi au Sénégal, lors de la construction du tronçon de chemin de fer de Bakel à Bafoulabé. Les conditions dans lesquelles nos explorateurs opéreront sont absolument différentes; et, pour ma part, je crains fort que ces véhicules ne puissent être d'aucune utilité sur la route qui mène de la côte à Karéma. Le lecteur, qui a suivi patiemment le récit de nos marches à travers les porrys, les marécages, les montagnes abruptes, se rendra parfaitement compte de l'impossibilité que l'on rencontrera à se servir de voitures là où il n'existe ni route, ni sentier, ni vaste surface déboisée. Peut-être pourrait-on y recourir dans l'Ougogo, mais là précisément elles n'offriront aucun avantage : ce n'est presque jamais dans cette contrée que les hommes désertent, et ce n'est pas non plus la région où se font les longues marches, au contraire : on y demeure un mois, alors qu'en huit jours on pourrait la traverser sans fatigue.

Peut-être ce mode de transport réussira-t-il comme mode de navigation, mais je doute qu'il remédie jamais au désarroi que produira toujours dans une expédition la défection des porteurs.

Pour les raisons indiquées précédemment, je ne crois pas non plus que, Becker ait à se féliciter des chevaux dont on lui a conseillé de tenter l'essai; j'ai dit que je ne partage nullement à cet égard l'opinion de Stanley; ces animaux, selon moi, ne pourront résister ni aux attaques de la tsétsé, ni à la qualité de l'eau et de l'alimentation pendant la marche : les contrées qu'il faut traverser pour atteindre Karéma s'opposeront longtemps encore à l'emploi de ces courageux et utiles auxiliaires.

S'il faut s'en rapporter aux plus récentes nouvelles de Zanzibar, cette expédition, qui coûtera deux cent cinquante mille francs, ne comptera pas moins de mille porteurs. Si ce chiffre n'est pas exagéré, une colonne aussi

nombreuse ne pourra évidemment pas tenir un seul et même itinéraire sans s'exposer à rencontrer la famine en chemin ; mais il est à supposer que tous ces obstacles ont été prévus, et que les mesures auront été prises en conséquence.

C'est là, de toute façon, une entreprise gigantesque qui, si elle est menée à bonne fin, fera le plus grand honneur à son chef, le lieutenant Becker, dont le nom signifie intelligence, résolution, courage.

Je ne pouvais mieux clore que par ce nom le travail dont je m'étais chargé : exposer la part qui revient aux généreux enfants de la Belgique dans la grande œuvre humanitaire qui a eu pour champ d'action le versant oriental de l'Afrique inconnue.

